

il y a là, évidemment, toute une mine, offrant tant de branches différentes d'investigation...

C'est dans le domaine des recherches de ce genre, circonscrites exclusivement aux préoccupations musicologiques, que le P. Bob. a ouvert un nouveau chemin, qui devrait être fréquenté aussi par d'autres. De riches matériaux et d'intéressants problèmes concernant notre iconographie musicale, qui nous laissent entrevoir les perspectives les plus attrayantes, attendent leurs investigateurs passionnés. Qu'ils prennent comme point de départ la contribution presque révélatrice du P. Bobulescu !¹.

P. Caraman

P. P. PANAITESCU, *Inceputurile literaturii în limba română* (Les débuts de la littérature en langue roumaine) dans *Revista Fundațiilor Regale*, sept. 1943, pp. 601—625; Id., „Perioada slavonă” la Români și rușii și ruperca de cultura Apusului (La „période slavonne” chez les Roumains et le détachement de la culture de l'Occident), *ibid.*, janv. 1944, pp. 126—151.

Le problème des origines de la littérature en langue roumaine semblait depuis longtemps tranché dans ses grandes lignes. Que l'on attribuât les premiers textes roumains au XV^e siècle, en les mettant au compte de l'influence exercée par le mouvement hussite, ou que l'on considérât ces mêmes textes comme le résultat d'une autre influence, celle de la réforme luthérienne du XVI^e siècle, pour ne rappeler que les thèses qui ont trouvé le plus d'adeptes, tous les érudits étaient d'accord que la langue slavonne avait été quittée en faveur du roumain grâce à l'intervention de l'Église, au sein de laquelle l'idiome national connaissait son succès définitif au XVII^e siècle, pour passer ensuite à la littérature profane et aux chancelleries. Ce problème du plus haut intérêt vient de trouver une solution nouvelle dans la brève mais concluante étude de M. Panaitescu, dont je voudrais dégager ici les principaux résultats.

Pour procéder à la revision du procès, M. Panaitescu commence en déblayant le terrain d'une opinion qui, pour être partagée par tout le monde, n'en était pas moins fautive, celle supposant une relation de filiation entre les premiers textes en roumain et la littérature religieuse du XVII^e siècle. Ces textes, — le Psautier et le code de Voroneț, le Psautier de Scheia, le code Hurmuzaki, — quel'auteur incline à dater du XVI^e siècle en les attribuant à l'influence luthérienne, de même que les ouvrages imprimés par Coressi en Transylvanie dans la seconde moitié du même siècle, étaient des ouvrages hétérodoxes, qui justement pour ce motif, n'ont pu exercer aucune action sur l'église orthodoxe et sa langue liturgique. Les traductions en roumain, celles qui comptent, ne commencent donc qu'au XVII^e siècle et n'ont aucune relation avec les essais précédents.

Ce point acquis, — et il me semble bien acquis, — M. Panaitescu peut regarder d'un œil nouveau la chronologie des débuts de la littérature religieuse

¹ Nous n'insistons pas du tout sur les fautes que nous avons remarquées, surtout dans les notes, lorsque le P. Bob. reproduit un texte épigraphique grec ou lorsqu'il fait des citations de quelque langue slave, parce que ces fautes n'ont aucune liaison directe avec le sujet de l'étude.

D'ailleurs, la plupart de ces notes auraient pu complètement manquer, sans le moindre préjudice pour l'ouvrage.

et de la littérature historique en langue roumaine. Le résultat de cet examen est que, à l'encontre de ce qu'on croyait jusqu'à présent, c'est la littérature historique qui est la plus ancienne des deux, puisqu'elle apparaît vers 1600 (chronique des boïards Buzescu en Valachie ; en Moldavie, celle de Eustratie Logofătul, vers 1625—1630), tandis que la littérature religieuse, selon M. Panaitescu, ne fait ses débuts que dans la seconde moitié de ce siècle, les dates principales à considérer étant celles de 1679, année de la publication, par le métropolitain de Moldavie Dosithée, de la liturgie en roumain, et celle de 1688, lorsque fut publiée en Valachie la première traduction complète de la Bible. Le triomphe de la langue roumaine dans l'Église ne sera d'ailleurs complet qu'au début du XVIII-e siècle, époque où la littérature historique avait déjà réalisé ses plus grandes œuvres.

Ces constatations permettent à M. Panaitescu de poser sous un jour tout à fait nouveau le problème des origines mêmes de la littérature en roumain. L'explication qu'il propose de ce phénomène est tellement simple et claire, qu'elle vous donne l'impression qu'on devait la connaître depuis toujours, ce qui est, il me semble, le propre de toutes les grandes découvertes en histoire.

La littérature roumaine des XV-e et XVI-e siècles, qui connut surtout les deux genres religieux et historique, est écrite en slavon, langue de la Cour et de l'État. La littérature historique est même une littérature officielle, écrite par des membres du clergé, sur l'ordre du prince, et pour transmettre à la postérité ses hauts faits et gestes. La littérature appartient à une culture qui vit sous la protection du prince, créateur et maître de l'État, dont les ressources économiques, étendues pour l'époque, assurent l'ascendant du voévode sur la classe noble. C'est l'époque voévodale de l'histoire roumaine. De profonds changements d'ordre économique et social surviennent au XVI-e siècle, dus surtout à la mainmise des Turcs sur la mer Noire, qui fait disparaître les voies de commerce internationales qui traversaient jusqu'alors les Principautés. À la disparition des anciennes dynasties princières correspond le passage de la réalité du pouvoir entre les mains de la noblesse, détentrice de la seule fortune qui restait, la fortune terrienne. Grâce à ce processus, commencé dès le XVI-e siècle, les pays roumains vont traverser aux XVII-e et XVIII-e siècles une époque nommée à juste titre par M. Panaitescu époque aristocratique, où le facteur dominant est la noblesse.

C'est à la pénétration de la noblesse au premier plan de la vie publique que nous devons aussi le renoncement au slavon en faveur du roumain. La nouvelle littérature en roumain correspondait aux besoins de cette nouvelle classe dirigeante.

La démonstration de M. Panaitescu est riche, simple, solidement bâtie. Nicolas Iorga, qui a eu toutes les intuitions, l'avait déjà pressentie lorsqu'il affirmait dans une conférence faite en 1939, mais restée inédite jusqu'en 1943 (*Elementele economice în cultura românească* (Les éléments économiques dans la culture roumaine), dans *Conferințe și Prelegeri*, I, p. 54), que „l'ascension d'une aristocratie nombreuse, qui ne connaissait pas le slavon, amena avec elle la langue que celle-ci employait dans sa vie quotidienne". Grâce à l'étude de M. Panaitescu, cette intuition de l'illustre maître est devenue maintenant une vérité historique, dont il faudra tenir compte dans les recherches futures sur l'ancienne culture roumaine.

Nous tenons, donc, pour acquis deux faits : 1) l'antériorité de l'apparition, dans les Principautés roumaines, de la littérature historique par rapport

à la littérature religieuse et 2) l'influence des changements survenus au XVI-e siècle dans la structure économique et sociale des pays roumains en ce qui concerne le choix de la langue employée par les chroniqueurs.

Un peu plus compliqué m'apparaît, par contre, le problème de l'introduction du roumain dans l'Église.

Il est certain que les transformations subies par toute la société roumaine au XVI-e et au XVII-e siècles devaient atteindre aussi cette institution si liée à la vie générale du pays. Et je ne crois pas qu'il ne s'y agissait que de l'influence directe exercée sur l'Église par les transformations économiques et sociales, — même en s'y ajoutant l'exemple de la littérature historique, — mais d'une situation d'un caractère bien plus général. Dès la fin du XVI-e siècle, il y a une vraie invasion (comme l'appelait une fois N. Iorga) de la langue nationale dans tous les domaines : chancellerie princière (sous Pierre le Boiteux, en Moldavie ; sous Michel le Brave, en Valachie), correspondance entre particuliers et même princière (Pierre le Boiteux), épitaphes (tombeau de Ștroe Buzescu à Stănești, pierre tombale de Dealul), actes de droit privé (Moldavie, 1575) et différentes traductions du slavon, du grec et même de l'italien. Parmi les livres roumains que Pierre le Boiteux avait emporté dans son exil au Tyrol, il y en avait un qui traitait „de la manière dont il faut se comporter avec les grands personnages” et une „Prière à la Vierge”. Vers la fin du siècle, Gherman le Valaque avait déjà traduit de l'italien en roumain *Fiore di Virtù*, qu'on retraduisait en 1592 du roumain en russe. La traduction de „la vie d'Alexandre le Grand” date au plus tard de 1620.

Dans ces conditions, il était naturel que l'Église fût elle aussi entraînée dans ce mouvement. D'autre part, il était tout aussi naturel que l'introduction du roumain dans l'Église se fasse par étapes et que le processus ne soit accompli que plus tard, au début du XVIII-e siècle. Mais, à force de vouloir démontrer l'antériorité de la littérature historique par rapport à celle religieuse, — démonstration qui était simple à faire si l'on acceptait comme point de départ le manque de rapports entre les textes du XVI-e siècle et ceux du XVII-e, — il me semble que M. Panaitescu descend un peu trop bas dans le courant du XVII-e siècle, à la recherche des dates d'une importance capitale — 1679 et 1688. Ce qui importe surtout, à mon avis, ce n'est pas le moment des grands triomphes, mais, au contraire, celui où l'on a commencé à sentir le besoin d'avoir des livres religieux dans sa propre langue, comme aussi celui où l'on a osé faire entendre pour la première fois cette langue sous les voûtes d'une église. En ce sens, les chants liturgiques entendus par Paul d'Alep à Iassy en 1653, sont peut-être tout aussi importants que l'ouvrage célèbre du métropolite Dosithée. Quant à l'autre date invoquée par M. Panaitescu, celle de 1688, il est à remarquer que la Bible de Șerban Cantacuzène n'est pas elle non-plus un livre liturgique, mais un livre de lecture. Or, s'il s'agit de livres de lecture, on peut préférer à cette édition monumentale, pour le problème qui nous préoccupe, la *Carte românească de învățătură* (explication des Évangiles), où dans le titre même est accentué le caractère roumain de l'ouvrage, ou bien la *Pravila* de Govora, de 1640, où nous lisons dans la préface : „J'ai jugé que tous les peuples ont des livres dans leur langue ; alors moi, le serf de N. S. Jésus Christ, je pensai aussi de faire paraître ce livre, c'est-à-dire cette *pravila* en roumain à l'usage de vos saintetés les frères confesseurs roumains, qui êtes les pasteurs des brebis du troupeau de Jésus. Lequel livre contient de nombreux moyens de guérir les âmes chrétiennes, lorsqu'elles sont blessées par les péchés,

et surtout la voie qui mène vers le ciel''. D'ailleurs, si l'on accepte cette manière de voir, la distinction entre livres de culte et livres de lecture perd presque tout intérêt.

Si nous passons à la Transylvanie, il est difficile d'être d'accord avec M. Panaitescu, lorsqu'il conclut que là-bas l'introduction du roumain était due à l'influence exercée par l'Église roumaine d'outre-monts. Si l'on peut accepter le manque d'écho des ouvrages imprimés par Coressi, dans les Principautés, les choses se présentent d'une manière différente en Transylvanie, où la pression calviniste surtout ne pouvait pas rester sans résultats. D'ailleurs, il faut faire remarquer même pour Coressi, que justement pour ne pas susciter de défiance parmi les orthodoxes, le texte de „L'explication des Évangiles” de 1581 avait été établi par les prêtres de St. Nicolas de Şcheii Braşovului.

Dès 1567, les prêtres orthodoxes de Transylvanie sont obligés de dire la messe en roumain, obligation que nous retrouverons au siècle suivant, parmi les points imposés aux métropolitains lors de leur confirmation. L'activité typographique, interrompue depuis la fin du XVI-e siècle, est reprise sous le règne de Georges I-er Rakoczy. Cette activité présente un parallélisme surprenant avec celle développée à la même époque en Moldavie et en Valachie, sous Basile Lupu et Mathieu Basarab. Une nouvelle édition de „L'explication des Évangiles” de 1581, imprimée en 1641, précède de peu la *Evangelhie învăţătoare* de Govora, 1642, celle de Varlaam, de 1643, et celle de Dealul, de 1644. La *Pravila* de Govora a même une édition pour la Transylvanie, où l'on n'a fait que remplacer le nom de Théophile par celui du métropolitain Genuadios. Quelque années plus tard, en 1648, le métropolitain Siméon Ştefan faisait imprimer la traduction roumaine du Nouveau Testament, traduction qui précède, donc, de 40 ans l'une des dates considérées par M. Panaitescu comme essentielles. Que Siméon Ştefan ait dû personnellement faire des concessions au calvinisme, je ne crois pas que cela puisse avoir beaucoup d'importance en ce qui nous concerne, car, d'un côté, il était le chef reconnu de l'Église roumaine, telle qu'elle se trouvait à cette époque-là, et de l'autre, la traduction même, faite surtout d'après l'original grec, commencée par un moine de Valachie et menée à terme par les efforts combinés de plusieurs personnes, n'avait de calviniste que le désir initial de mettre le texte sacré à la portée de tous. Trois ans plus tard, en 1651, paraissait toujours à Alba-Iulia une traduction des Psaumes.

Il est donc superflu — surtout si l'on renonce à attacher de l'importance à la différence entre livres de culte et livres de lecture — de recourir à une influence venue du Sud et de l'Est, pour expliquer l'introduction du roumain dans l'Église transylvaine. Il faut peut-être ajouter encore, que là aussi cette introduction avait quelque chose de fatal, si l'on pense, d'une part, que dès la fin du XVI-e siècle la Transylvanie avait déjà des écoles où l'on enseignait en roumain, et, d'autre part, que la première œuvre roumaine de l'historiographie transylvaine — la chronique du protopope Basile de Braşov, environ 1633 — est en somme contemporaine des premières réalisations du même genre au delà des monts. Étant donné l'état social de l'auteur de cette chronique et, en général, la situation différente des Roumains de Transylvanie, il faut bien, à ce qu'il me semble, remplacer pour cette région, le rôle des transformations économiques et sociales, par le contact et l'influence des Hongrois calvinistes et des Saxons luthériens.

Quelques mois plus tard, M. Panaitescu reprenait dans la même revue le problème de l'emploi du slavon comme langue de culture dans les Principau-

tés roumaines. Cette fois-ci, il ne s'agissait plus de la question du passage d'une langue à l'autre, mais bien du sens et de la valeur d'une époque entière de l'histoire de la culture roumaine, l'époque dite „slavonne”. Doit-on continuer à voir dans l'emploi du slavon le facteur qui empêcha les Roumains de maintenir le contact avec les civilisations de l'Occident et de réaliser des créations du même niveau que celles qu'on produisait à la même époque en Europe occidentale ? Ou bien, les caractères de l'ancienne culture roumaine s'expliquent-ils par d'autres raisons ?

L'intérêt de l'étude de M. Panaitescu réside justement dans le courage de rompre avec une explication trop commode et de chercher les raisons qui pourraient rendre mieux compte de ce phénomène. Son argumentation dérive de la manière d'envisager le passé roumain, propre à cet historien si attentif aux facteurs économiques et sociaux. Pour lui, et je crois qu'il a tout à fait raison, les Roumains sont restés si longtemps attachés à leurs vieilles formes de culture parce qu'elles correspondaient parfaitement à leur degré de civilisation économique et sociale.

La société roumaine n'a connu jusqu'au seuil du XIX-e siècle qu'une deux classes sociales d'une importance réelle : la classe des boyards, qui étaient une aristocratie terrienne, et la classe paysanne. Même lorsqu'au XV-e siècle d'importantes routes de commerce traversaient les deux pays, elles ne réussirent pas à créer une forte bourgeoisie nationale. À cette structure sociale réduite presque aux deux classes sus-mentionnées, et à un régime économique basé surtout sur l'exploitation de la terre, convenait très bien la culture slavonne, d'allure patriarcale, qui avait à sa base des emprunts faits par les Slaves méridionaux à la culture byzantine. Cette culture, comme le fait justement remarquer M. Panaitescu, ne subit pas de profonds changements, dans ce qu'elle a d'essentiel, même après avoir quitté le slavon pour le roumain, ce qui prouve que ce n'était pas l'inaptitude du slavon aux grandes créations littéraires ou philosophiques qui explique le peu d'ampleur de la production roumaine de l'époque, mais les caractères mêmes de la civilisation matérielle, qui décidaient des formes de la culture. Une nouvelle preuve est facile à trouver dans le fait que c'est justement au XIX-e siècle, lorsque les pays roumains furent changés dans leur structure économique et sociale par leur entrée dans la sphère d'influence des pays capitalistes occidentaux, c'est alors seulement que l'ancienne culture roumaine sombre, pour faire place à une culture nouvelle, fortement colorée d'influence française.

Je crois que M. Panaitescu complique un peu les choses en faisant intervenir dans son explication deux autres facteurs encore : le manque d'unité nationale et la race.

M. Panaitescu est d'avis que „les peuples qui ont réussi à développer au maximum leur culture, à réaliser leurs possibilités de création, sont ceux qui ont réussi tout d'abord à obtenir, sous une certaine forme, une unité politique” (p. 132). Et il cite à l'appui le cas de la France de Louis XIV, celui de l'Espagne de Charles-Quint, de Rome sous Auguste. L'objection qu'on pourrait lui faire en relevant le cas de la Grèce du V-e siècle ou de l'Italie de la Renaissance est rejetée d'avance, sous le motif que „la Grèce avait été unifiée sous l'égide d'Athènes pendant la lutte nationale contre les Perses, et l'Italie sous celle du pape Jules II, par la lutte contre l'envahisseur français”. Non seulement que je ne suis pas trop convaincu de l'existence d'une unité grecque après les guerres médiques différente de celle qui avait existé avant celles-ci,

et encore moins d'une Italie unifiée par la lutte contre les Français, mais je ne crois pas les créations du XVI-e siècle italien supérieures à celles du XIV-e, ni celles du siècle de Louis XIV, à celles de l'autre grand siècle français, le XIII-e. Elles peuvent être de nature différente, avoir d'autres qualités, représenter une mentalité plus proche de la nôtre, mais elles ne sont pas pour cela supérieures.

Le fait est, pour en revenir aux Roumains, que dans certains arts, leur création a pu être supérieure pendant l'ancien régime à celle de l'époque qui a suivi l'unification politique. Aucune bâtisse du Royaume, par ex., ne peut soutenir la comparaison avec les églises d'Étienne le Grand. Elles sont plus grandes, certes, mais jamais plus belles. Et cela justement parce qu'un art comme l'architecture peut réaliser des œuvres très grandes — d'une beauté différente, certainement — même dans un régime comme celui des pays roumains du XV-e siècle. Si la petite Moldavie d'Étienne le Grand avait voulu avoir aussi une Université, ce n'étaient point les moyens financiers qui lui auraient manqué. Si elle ne l'a pas eue, c'est qu'elle n'en sentait pas le besoin, justement à cause de son organisation économique et sociale et de la mentalité qui lui correspondait, si bien décrites par M. Panaitescu.

Le second facteur invoqué par le savant historien, la race, est encore plus insaisissable dans ses effets, que le manque ou la réalisation de l'unité nationale. " ...Nous sommes, nous dit-il, les descendants d'une race orientale, à l'esprit statique, traditionaliste, possédant l'esprit de collectivité, aimant les formes plastiques et non les abstractions" (p. 137). L'esprit de la culture occidentale nous serait donc congénitalement étranger.

Je n'irai pas jusqu'à nier l'esprit particulier de chaque peuple, le colorit spécial de chaque culture. Il est évident aussi que la race compte pour quelque chose là-dedans. Mais n'est-il pas tout aussi vrai que les caractères attribués par M. Panaitescu au peuple roumain, (sauf le manque de goût pour l'abstraction, qui me semble contredit par le caractère abstrait de toute une partie de l'art populaire), sont issus de l'examen soit de l'ancienne culture roumaine, soit de celui de la culture paysanne contemporaine, c'est-à-dire la culture d'une classe qui justement n'a pas subi les transformations amenées par le XIX-e siècle. La production culturelle du siècle dernier et du notre est ainsi écartée, lors de l'établissement de ce jugement, étant considérée étrangère à l'esprit national, parce que formée sous l'influence de l'Occident.

Il me semble qu'il y a une certaine inconséquence dans cette manière d'envisager le développement historique. On ne peut pas réhabiliter une culture en démontrant d'une manière tout à fait convaincante qu'elle correspondait parfaitement bien aux besoins d'une certaine société et plaider en même temps pour le traditionalisme, lorsque les besoins de cette société ont changé. Mais le problème a trop de contingences avec le présent, pour y insister encore dans une revue dédiée à l'étude du passé.

Retenons de la belle étude de M. Panaitescu sa claire vision des rapports nécessaires entre le développement économique et social des Principautés et les formes de l'ancienne culture roumaine, et sachons-lui gré d'avoir si bien relevé les caractères de cette époque.

Juillet, 1944.

M. Berzi.